

NOS GRAVURES.

LE JOYEUX CARROUSEL.

Le carrousel, voilà l'amusement favori des gens de couleur de la Virginie

Le jour de fête arrivé, dès le matin, hommes, femmes, enfants, revêtus de leurs plus beaux costumes, se dirigent vers le champ de foire, et tous se pressent autour des coursiers de bois.

Tout le monde voudrait y monter à la fois. Ce sont des cris, des bousculades à faire peur.

Enfin, voilà les plus alertes installés; le signal est donné, le tourniquet commence ses évolutions.

Et voyez la joie de ce bonhomme qui a eu l'adresse de fourrer son doigt dans l'anneau convoité par tant de regards! Il pourra faire pour rien un tour de plus que ses compagnons.

Et cette élégante négresse, dont le chapeau s'envole dans les airs! Voyez les ceillades qu'elle jette aux noirs dandys, admirateurs des gracieuses amazones.

Pendant que chacun attend avec une impatience difficile à dépeindre le moment de pouvoir s'élaner sur la selle de l'immobile coursier, des marchandes circulent dans la foule et débitent leurs gâteaux croquants. Ce commerce va tout aussi bien que celui du carrousel, et nous pouvons affirmer que les chevaux de bois et les petits gâteaux ont été la source de bien des fortunes.

UN BOTANISTE DANS LES ALPES.

Quelle science aimable que la botanique! Elle est, pour tous ceux qui s'y livrent, une source inépuisable de jouissances innocentes et douces, qui portent, dans les habitudes de leur vie, je ne sais quoi de délicat, de pur, de religieux.

On ne doit pas être surpris que l'homme, qui étudie la nature en devienne meilleur: il se trouve sans cesse en rapport avec les œuvres de la Toute-Puissance divine; aucune ne lui est indifférente; toutes lui donnent lieu d'admirer et de bénir cette Providence, si féconde, si bienveillante, si sage! Pour lui, la majesté du Créateur ne brille pas moins dans la mousse qui couvre nos toits, que dans le chêne gigantesque de nos forêts.

La botanique est encore de toutes les sciences la plus propre à orner notre imagination d'idées riantes, en appelant notre attention sur ces mille et mille plantes de formes si variées, où l'élégance, la délicatesse et la grâce le disputent à la fraîcheur, à l'éclat du coloris, à la suavité des parfums.

L'étude de la botanique se prête à tous les goûts, convient à tous les âges; elle a l'avantage de se restreindre ou de s'étendre selon les facultés ou les moments qu'on y peut consacrer. Les fleurs font le charme de l'enfance; elles s'identifient pour ainsi dire avec les plus douces jouissances de cet âge d'innocence et de candeur, et laissent dans l'âme de ces ravissantes impressions que, même en avançant dans la vie, on ne se rappelle pas sans éprouver l'émotion la plus douce. Chacun a sa fleur de prédilection: c'est souvent celle que préféreraient une mère, une sœur chéries. La fleur favorite de l'illustre Cuvier était la giroflée rouge; en plaçant dans sa chambre un bouquet de cette fleur, qui lui rappelait un des goûts de sa mère, on était sûr de recevoir ses remerciements les plus affectueux.

Et si nous envisageons la botanique sous le rapport des précieuses découvertes auxquelles elle a donné lieu, dans l'art médical, dans le domaine industriel... Mais non, arrêtons-nous ici pour porter nos regards sur la scène rustique que représente notre gravure. Nous y voyons un botaniste qui, après une herborisation au sein des Alpes, dont la Flore est si riche, est venu se reposer et se restaurer dans une hutte, où il tient à payer son hospitalité en versant à la maîtresse du logis un petit verre d'une liqueur stomachique de sa composition, — en dépit de la santé florissante de la femme et de son air sarcastique, qui prouvent assez qu'elle n'a pas besoin de cordial du tout.

AH! QU'IL FAIT FROID!

„Ah! qu'il fait froid!" s'écrie cette jeune élégante, en traversant d'un pas léger les allées du parc, tout blanc de neige et de givre.

La pauvre, qui n'a pour tout vêtement qu'une jupe trouée et un capotin en lambeaux, murmure aussi entre ses dents serrées: „Ah! qu'il fait froid!"

Les petits enfants, grelotants sous leurs guenilles, s'écrient à travers leurs larmes: „Ah! qu'il fait froid!"

Le vieillard tremblant soupire à son foyer éteint: „Ah! qu'il fait froid!"

L'ouvrier sans ouvrage, attendant au coin d'une rue une occasion de gagner quelques sous afin de rapporter un peu de pain à sa famille, laisse aussi échapper de ses lèvres blêmes ce cri: „Ah! qu'il fait froid!"

Cette plainte est terrible et fait frissonner lorsqu'elle sort de la bouche d'un infortuné mourant de faim et à peine vêtu.

Que ceux donc qui, comme la jeune femme que nous avons sous les yeux, ont des fourrures et de chaudes étoffes pour se préserver de la bise et des frimas, en disant: „Ah! qu'il fait froid!" songent à ceux qui n'ont ni vêtements, ni feu, ni nourriture, et qu'ils ne laissent pas passer aucun jour sans assister leurs malheureux frères, afin de mieux goûter les biens de la terre, dont Dieu s'est montré si prodigue envers eux.

CAUSERIE.

DÉFAUTS REPROCHÉS AUX RELATIONS
DES VOYAGEURS.

Rien n'est fait pour intéresser autant que les relations de voyages. La plupart des hommes sont naturellement curieux de connaître les sentiments, les mœurs et l'état de leurs semblables, et tout esprit qui a le loisir et la faculté d'étendre ses vues, désire savoir dans quelle proportion la Providence a distribué les bienfaits de la nature, ou les avantages de l'art, aux différentes nations de la terre.

Ce désir universel procure facilement des lecteurs à tous les livres dont on attend quelque amusement. Le voyageur qui décrit des terres inconnues et des régions éloignées, est toujours accueilli comme un homme qui s'efforce de travailler pour le plaisir des autres, comme un homme capable d'étendre les lumières et de rectifier les opinions erronées. Mais quand le volume est ouvert, on y trouve des récits généraux, qui ne laissent aucune idée distincte; on y trouve des énumérations si minutieuses, que les lecteurs les parcourent rarement avec plaisir ou profit.

Franchement, souvent il arrive que les relations des voyageurs sont de tous les ouvrages littéraires ceux qui trompent le plus l'espérance des lecteurs.

* * *

L'homme qui écrit des voyages devrait considérer qu'il entreprend, comme tous les auteurs, de plaire ou d'instruire, ou d'instruire et de plaire en même temps. Celui qui veut instruire doit offrir à l'esprit quelque chose à imiter, ou quelque chose à éviter. Celui qui veut plaire doit offrir de nouvelles images à son lecteur, et le mettre en état de comparer tacitement son état à celui des autres.

La plupart des voyageurs ne disent rien, parce que leur méthode de voyager ne leur fournit rien à dire; celui qui le soir entre dans une ville, et l'examine le lendemain, qui s'empresse d'aller à un autre endroit, et juge des mœurs des habitants par ce qu'il voit à son auberge, peut trouver un plaisir momentané dans le changement rapide des scènes et dans le souvenir confus des palais et des églises; il peut satisfaire sa vue par la variété des paysages, et savourer les vins de plusieurs climats; mais qu'il s'amuse lui-même sans vouloir troubler le

repos d'autrui. Pourquoi nous rappeler les excursions incapables d'instruire? pourquoi faire parade de connaissances que l'on ne peut atteindre sans avoir une faculté de voir, inconnue aux autres mortels?

* * *

Souvent ceux qui remplissent le monde de leurs itinéraires, n'ont d'autre dessein que de décrire la face du pays; les lecteurs curieux de savoir ce que l'on fait ou ce que l'on sent dans les pays éloignés, peuvent, sans sortir de leur cabinet, apprendre d'un de ces chevaliers errants, „qu'un certain jour il partit de grand matin avec la caravane, et que, dans la première heure de sa marche, il vit au midi une colline couverte d'arbres; qu'ensuite il traversa une rivière roulant tranquillement ses eaux vers le nord, mais qui probablement devait être à sec pendant l'été, qu'une heure après il découvrit à sa droite quelque chose qui de loin ressemblait à un château flanqué de tours, mais que bientôt il s'aperçut que c'était un roc escarpé; qu'alors il entra dans un vallon orné d'arbres verdoyants, arrosés par un ruisseau qui n'était pas marqué sur sa carte et dont il ignorait le nom; qu'ensuite il rencontra des routes pierreuses et des pays inégaux; qu'il remarqua, entre les montagnes, des cavités creusées par les torrents; que le chemin, comme il l'apprit, n'était praticable qu'une fois l'année; qu'en continuant sa marche il vit les vestiges d'un édifice, qui pouvait être autrefois une forteresse pour assurer le passage ou pour arrêter les brigands, et dont les habitants actuels ne savaient rien autre chose, sinon qu'il avait été jadis habité par les Fées; qu'il avait dîné au pied d'un roc, et marché le reste du jour sur les rives d'un fleuve; que de là il avait descendu dans un village; que ce village passait autrefois pour une ville considérable, mais que l'on n'y trouvait que mauvaise chère et mauvais logements, etc., etc."

C'est ainsi qu'il conduit son lecteur à travers le froid et le chaud, par monts et par vaux, sans incidents, sans réflexions; et s'il a compagnie le lendemain, il la fatigue et l'ennuie également, en lui parlant de rochers et d'abîmes, de montagnes et de ruines.

* * *

Tel est le genre ordinaire des héros qui visitent les climats sauvages et qui rôdent dans les lieux solitaires et désolés; qui traversent un désert et nous disent qu'il est sablonneux; qui passent dans une vallée et trouvent qu'elle est riante. D'autres, plus délicats et plus sensibles, ne visitent que les demeures de l'élégance et de la mollesse, parcourent les palais italiens, et charment le lecteur bienveillant par des catalogues de peintures, entendent des messes dans de magnifiques églises, rapportant le nombre des piliers et les bigarrures du sol.

Il en est encore d'autres qui, méprisant les bagatelles, copient des inscriptions élégantes et grossières, anciennes et modernes, gravent dans leurs livres les murs de chaque édifice, civil ou sacré. Celui qui lit de tels ouvrages doit regarder son travail comme sa seule récompense, car il n'y trouvera rien sur quoi l'attention puisse se fixer ou que la mémoire puisse retenir.

Celui qui voyage pour l'agrément d'autrui, devrait se souvenir que la vie humaine est le principal objet d'un observateur. Chaque peuple a quelque chose de particulier dans son industrie, ses connaissances scientifiques, son agriculture, ses usages et sa politique. Celui-ci seul est un voyageur utile qui rapporte dans sa patrie des connaissances précieuses; qui sait suppléer aux besoins et diminuer les maux de ses lecteurs; qui les met en état de comparer leur condition à celle des autres, de la perfectionner si elle est pire, et d'en jouir, si elle est meilleure.

S. J.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

On s'est beaucoup raillé de ceux qui élèvent des lapins dans le but de s'en faire 3000 frs. de reute. On a eu tort. Ces animaux présentent une triple valeur à exploiter : leur poil, leur peau et leur chair.

Indépendamment de l'emploi de son poil, la peau du lapin fait une fort bonne colle; sa chair fournit un excellent bouillon et une nourriture saine, que les habitants de nos campagnes pourraient aisément se procurer, tandis que la rareté de la viande de boucherie les réduit souvent à ne manger qu'un peu de porc et à vivre presque toujours de végétaux. C'est un plat toujours prêt qu'on a sous la main. Cinq minutes après le trépas de l'intéressant animal, vous le faites „sauter,” vous êtes servi.

La différence de saveur de la chair des lapins sauvages, comparée à celle des lapins domestiques, et le mépris que font de ces derniers les hommes qui se piquent de délicatesse, ont mis aussi des bornes à cette intéressante industrie. La chair des lapins sauvages est en effet plus succulente et un peu plus ferme; mais une nourriture choisie et les préparations que l'on peut donner à ces animaux après leur mort, font disparaître entièrement cette différence.

Nous allons en quelques mots faire connaître ce secret :

Il faut éviter de donner aux lapins trop d'herbe verte, ce qui leur occasionne des maladies. On doit bannir du clapier le chou, le navet, même la pomme de terre crue, et ne mettre au ratelier les herbes fraîches qu'après les avoir fanées un instant en les exposant au vent ou au soleil. Il faut prodiguer les herbes aromatiques et les légumes savoureux. Il convient de pratiquer la castration, qui dispose les lapins à grossir considérablement et donne du prix à leur peau.

La manière de tuer les lapins le plus ordinairement usitée est vicieuse. On leur donne un coup derrière les oreilles et le sang se fixe avec abondance dans le cou. Il vaut infiniment mieux les tuer comme les volailles et les suspendre ensuite par les pattes de derrière; alors tout le sang coulé est très-net.

Peu de temps avant de tuer les lapins domestiques, il faut redoubler la dose d'herbes parfumées. Après leur mort, on frotte l'intérieur de leur ventre et leurs cuisses, avec la grosseur d'une noisette environ de fleurs, de mélilot, de thyx et de serpolet, réduites en poudre et mêlées avec une égale quantité de beurre frais et de lard.

Ces préparations donnent aux lapins de clapier une saveur qui approche tellement de celle des lapins sauvages, que les connaisseurs les plus fins et les plus exercés y sont complètement trompés.

ÉLOY.

LES MÉNESTRELS.

1^{er} Article.

Ce mot ménestrel, ne ressuscite-t-il pas, comme d'un coup de baguette féérique, tout le moyen-âge, celui des châteaux silencieux et des belles châtelaines comme celui des tournois et des guerres sans merci?

Avant de raconter l'histoire de cette classe poétique d'une société qui intéresse toujours, malgré ses abus, suivons, par la pensée, le ménestrel dans un château féodal.

Représentons-nous, dans la grande salle décorée de nervures et d'arceaux en ogive, la dame ennuyée et dolente, pendant que son époux et seigneur est absent. Entourée de ses femmes qui filent ou brodent, ne sachant peut-être pas lire, n'ayant pour aliment intellectuel que les récits que messire chapelain lit dans la „Bible moralisée,” livre aux larges fermoirs, aux éclatantes miniatures, attaché par une chaîne de fer au prie-dieu, et formant à lui seul toute la bibliothèque du château, madame Yolande ou Béragère demande qu'on fasse venir le ménestrel. Il entre avec sa rote ou sa harpe

et chante en une mélodie semblable à un récitatif, taillée en couplets monorimes et accompagnée des sons de l'instrument, la longue histoire d'Iseult et du roi de Murc, ou les amours de Lancelot et de Geneviève, ou bien encore les enchantements terribles de Merlin et de la forêt de Bracheliande. La dame écoute le chanteur avec un intérêt marqué, que partagent ses filles suivantes, et le remercie avec un sourire et un présent. Le seigneur aussi se plaît à écouter le ménestrel et à se délasser par ses chants des fatigues de la guerre ou de la chasse, soit dans l'intervalle des trêves de Dieu, soit quand le dépit ou la haine, ou peut-être encore quelque coup de pointe reçu dans „l'estrif,” une blessure de l'âme ou du corps, le retient dans l'oisiveté de son manoir.

* *

Les ménestrels du moyen-âge ont eu pour ancêtres les bardes ou scaldes des pays du Nord. Quelques faits rapportés par d'anciennes traditions, nous montrent combien était grande l'estime des Anglo-Saxons et des Danois pour les hommes qui cultivaient la poésie et la musique. Ils entraient librement à la cour des rois et dans les châteaux des nobles, où l'hospitalité la plus large semblait leur être due; ils pénétraient jusque dans le camp des ennemis de leur peuple, et leur profession les mettait à l'abri des précautions sévères qu'il est d'usage de prendre en temps de guerre.

Lors de l'invasion de l'Angleterre par les Saxons au V^e siècle, Colgrin, fils d'Elia, qui succéda à Hengist dans le commandement, se laissa enfermer et bloquer dans la forteresse de York, par Arthur, chef des Bretons. Il fallait à tout prix que Baldulph, frère de Colgrin, arrivât jusqu'à lui pour l'engager à attendre les renforts qu'on lui envoyait de Germanie. L'habit de ménestrel était la seule sauve-garde à laquelle il pût confier sa vie. Les cheveux et la barbe rasés, et couvert des vêtements distinctifs des hommes de cette profession, le prince prit la harpe, sans laquelle il ne pouvait jouer son rôle. Il entra dans les tranchées sans donner lieu au moindre soupçon; peu-à-peu il se rapprocha des murs de la ville, et, grâce au déguisement qu'il avait revêtu, il lui fut facile de se faire connaître aux sentinelles saxonnes qui, la nuit suivante, lui firent franchir les murs de York.

Pendant une lutte acharnée, dans laquelle s'étaient engagés les Danois et les Anglo-Saxons, le roi Alfred, déguisé en barde et protégé par la harpe dont les musiciens d'alors accompagnaient leurs chants, se rendit dans le camp ennemi sans exciter le moindre soupçon.

* *

Le joueur de harpe occupait, au moyen-âge, le rang le plus élevé parmi les ménestrels; il récitait ou chantait des légendes héroïques, des faits d'histoire et les naïves romances qu'il avait composées. Les musiciens réellement distingués voyageaient seuls, et leur qualité servait encore à cette époque de déguisement aux personnages les plus élevés.

Les chanteurs ordinaires, qui ne voyaient dans leur art qu'un métier productif, associaient à leur fortune une bande de ménestrels, dont le jeu remplissait les intervalles de la récitation; souvent même ils s'adjoignaient un mime qui, par son agilité et ses bouffonneries, amusait les spectateurs.

Les terribles Normands étaient accompagnés de poètes et de musiciens dans leurs expéditions. On assure même que, après leur établissement en France, les ménestrels de la Provence puisèrent chez eux les premières notions de cet art qui, sous le ciel lumineux du Midi, prit plus d'éclat et devint la „gaie science.” On sait, du reste, la part que prit le ménestrel Taillefer à la bataille de Hastings qui livra l'Angleterre à Guillaume-le-Conquérant. Il suivait de près son duc, à la tête des troupes qu'il animait par le récit des hauts faits de Charlemagne et de ses paladins; il enflammait leur ardeur guerrière; puis il se précipita au milieu des Saxons comme des héros de l'antiquité, qui faisaient le sacrifice de leur vie pour donner à leur peuple le présage de la victoire.

* *

Plus tard, les rois eurent des ménestrels attachés à leur maison et dirigés par celui d'entre eux qui s'était le plus distingué par son talent. Philippe-Auguste avait à cette époque le poète Hélinand de Graves. Saint Louis honora les ménestrels d'une protection toute particulière et les exempta de tout „péage.” Cette mode, adoptée dans presque toutes les cours, fut suivie par les grands vassaux et par les nobles; elle se répandit même dans une classe inférieure de la hiérarchie nobiliaire.

Leurs chants accompagnaient les faits les plus ordinaires de la vie de leur maître, et les anciens manuscrits nous les montrent jouant pendant les repas, ou précédant les serviteurs qui apportaient les mets sur la table. Ceux qui avaient annoncé le festin, l'animaient par leurs jeux et par leurs chants. On trouve sans cesse, dans les manuscrits du XIV^e siècle, des dessins où ces fêtes sont représentées avec tous leurs détails : le ménestrel, habillé aux couleurs de son maître, se tient près de la table, pendant que les mets sont présentés au seigneur par ses écuyers, agenouillés devant lui.

Les ménestrels avaient un roi; mais était-ce un chef élu par eux ou quelque génie privilégié ayant mérité ce titre dans un tournoi poétique ou autrement, comme le Brabançon Adenet? On ne le sait.

LA PESTE EN EUROPE.

On parle depuis trop longtemps de ce terrible et hideux fléau, pour qu'il nous soit permis de continuer à garder le silence. N'imitons pas l'autruche qui, devant le danger, ferme les yeux et se croit à l'abri. Pour les peuples de l'Europe Occidentale, le danger, quoique éloigné peut-être, n'en existe pas moins. Qui oserait le nier? Qui oserait surtout se vanter de le conjurer? — La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est aux portes de l'Autriche. Déjà les peuples s'émeuvent, déjà de premières mesures de sauvegarde ont été prises; mais, dans le cas présent, il ne faut ni aternellement ni compromis. Il importe de ne pas parlementer avec le fléau, de lui résister, de garder toutes les avenues par où il pourrait nous surprendre.

Posons les sentinelles et défendons le camp.

La guerre est déclarée, à nous de veiller. Devant l'ennemi commun l'Europe doit s'unir; devant la peste, il n'y a plus de frontières, il ne doit exister que des barricades.

Faut-il prouver notre dire? Nous accusera-t-on d'exagération? Hélas! le fait brutal ne nous donne que trop raison. L'histoire condamnerait ceux qui voudraient ou nier, ou atténuer. N'allons pas chercher nos exemples en Orient, où la peste a élu domicile et réside presque habituellement. Mais l'Occident lui-même nous offrira des exemples effrayants. Qui n'a entendu parler de la peste de Florence, en 1348? Il y périt plus de cent mille personnes. En même temps, le fléau infectait toute l'Italie. A Pise, sur 10 individus, 7 furent frappés. La Sicile (1) perdit 530,000 âmes. De l'Italie, le mal se propagea dans nos contrées. Il envahit successivement la France, l'Espagne, l'Angleterre. En 1350, s'avançant vers le Nord, il alla ravager les Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède et même l'Islande dont la population fut presque entièrement détruite.

Certes, c'est bien là „le mal que le Ciel, en sa fureur, inventa pour punir les crimes de la terre.” Qu'on lise, dans les histoires du temps, les détails que nous ne pouvons ni ne voulons étaler ici dans toute leur affreuse laideur, et l'on en aura l'âme véritablement épouvantée.

Veut-on d'autres exemples? En 1630, la peste commença à sévir en Lorraine et elle ne cessa que sept ans après, en 1637. Ecoutez ce qu'en dit un contemporain : „Dans Nancy, il mourait par jour 25 à 30 personnes que l'on jetait pêle-mêle dans une grande fosse; on les y portait sans cérémonie, sans prêtre, sans croix,

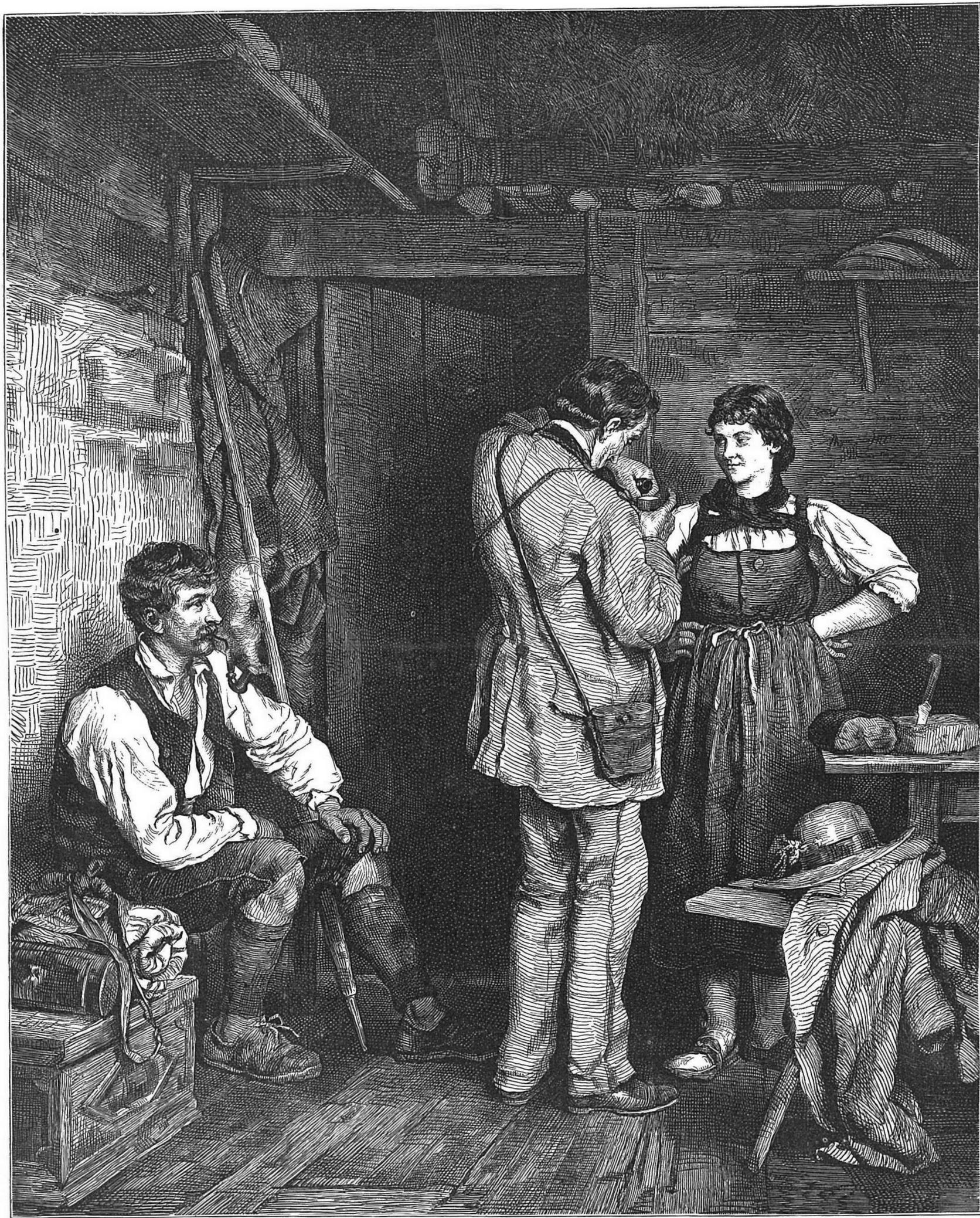
(1) Y compris la Pouille, sans doute.

sans luminaire et souvent nus et sans drap; dans d'autres endroits, on les laissait sur la terre sans sépulture, abandonnés aux chiens et aux bêtes carnassières." Certains villages étaient devenus tellement déserts que les maisons n'étaient plus habitées que par les loups. Joignez-y une famine horrible et une guerre

sanguinaire et vous aurez une idée de ce qui se passait en Lorraine, il y a moins de deux siècles et demi.

La peste qui éclata à Marseille, en 1720, apportée par un vaisseau chargé de laines, n'est pas moins célèbre. Il faut lire le tableau qu'en a tracé Méry, pour apprécier

les ravages et le deuil qu'un mal aussi impitoyable peut produire dans une ville populeuse. 80,000 hommes y trouvèrent la mort. Mais ce qui rendra cette calamité à jamais mémorable, c'est le dévouement sublime qu'y déployèrent deux hommes: le chevalier Rose et surtout le grand évêque de Belzunce. Il



UN BOTANISTE DANS LES ALPES. D'APRÈS M. FRANZ DEFREGGER.

était à Versailles quand le mal éclata. Un billet, qui se terminait par ces mots: venez mourir avec nous, fit accourir le pasteur. A sa voix, le troupeau se ranima, les timides se réveillèrent, les lâches eurent honte de leurs frayeurs, les secours s'organisèrent, la charité d'un chrétien transforma toutes les âmes. Prêtres, religieux, sœurs de charité, séculiers,

tout ce qui s'était associé pour soutenir la lutte, tout succomba, tout périt. Seul, Belzunce, ayant à ses côtés le chevalier Rose, resta debout, seul au milieu de ce désert de cadavres, et quand le mal cessa, quand on voulut récompenser l'héroïque évêque et le faire monter à de plus hautes dignités, il répondit simplement: „Et si la peste rentrait à Marseille,

quels regrets n'aurais-je pas!" Parole admirable, parole digne d'un homme qui ne cherche pas le prix de son dévouement dans les honneurs et les gloires de ce monde.

Puisse un tel exemple être suivi par ceux qui auraient le malheur de vivre au milieu de pareilles calamités. La peste a souvent respecté ceux qui bravaient ses atteintes. A Jaffa, elle

s'est inclinée devant le courage de Bonaparte et du médecin français Desgenettes, qui se l'inocula.

Elle se manifeste du reste à trois degrés différents, dont le premier est rarement mor-

tel, le second souvent guérissable. On sait de quels symptômes elles s'accompagnent. On sait aussi que des précautions hygiéniques lui sont un grand obstacle. L'abstention de tout excès, l'extrême propreté, la promenade en plein

air et une parfaite tranquillité d'esprit constituent le premier et le meilleur des préservatifs. En y ajoutant quelques soins spéciaux, que la science ne peut manquer de nous indiquer, on se trouvera, le cas échéant, dans d'excellentes



AH! QU'IL FAIT FROID!

conditions pour affronter le fléau. Si l'on y joint encore une dose moyenne de courage et d'abnégation, on pourra attendre l'invasion sans trop d'alarmes; mais ceci s'applique aux individus Quant à ceux dont la mission est de

veiller au salut des peuples, bien coupables seraient-ils s'ils ne se préparaient pas, et sans délai, à lutter armés de toutes pièces. Espérons que la pression de l'opinion publique aura une action directe sur les autorités compétentes et

que, par un ensemble de mesures préservatrices et efficaces, la peste sera refoulée et maintenue dans les limites de son empire, c'est-à-dire en Asie.

DON HENRIQUE.

LES CRIS DE GUERRE ET LES CRIS D'ARMES.

Il importe, tout d'abord, de distinguer le cri d'armes du cri de guerre. Le premier était la devise d'une noble famille, inscrite sur son blason; il était l'apanage exclusif des aînés; il servait sur les champs de bataille tour à tour comme signe de ralliement, comme encouragement, ou comme appel en cas de danger. Son existence date de la seconde moitié du douzième siècle où naquirent les armoiries, tandis que le cri de guerre a été employé à toutes les époques et chez toutes les nations, même chez les tribus les plus sauvages de l'Amérique et de l'Océanie.

Voici ce que dit Tacite du „barditus,” ce fameux cri de guerre des Germains qui intimidait les Romains les plus intrépides.

„Les Germains disent avoir eu aussi parmi eux un Hercule, et de tous leurs héros c'est le premier qu'ils célèbrent en allant au combat. Ils ont aussi de ces chansons de guerre qu'ils entonnent avec cette sorte de cri qui se nomme „barditus.” Ils s'en servent pour exalter leur courage, et à leur chant seul ils augurent du succès qu'aura la bataille. Ils sont intrépides ou intimidés suivant que leur cri de guerre a été plus ou moins bruyant. Et, dans ce cri, il leur semble entendre l'accent même de la valeur; ils s'attachent surtout à produire des sons rudes et un bruit rauque, ayant soin de mettre leurs boucliers devant leur bouche, afin que leur voix rejaille en échos plus terribles et plus retentissants.”

* * *

Passons au moyen-âge: le cri de guerre a dû précéder de beaucoup l'usage des écussons réguliers. Il se rattache d'ailleurs intimement à l'institution primitive de la noblesse. Les feudataires, contraints par la condition même de leur vasselage non-seulement de suivre le roi à la guerre, mais encore de lui fournir un certain nombre d'hommes dont ils avaient le commandement sous le roi ou sous quelque seigneur puissant, sentirent la nécessité d'avoir un cri de guerre personnel et indépendant de celui du commandant en chef.

Cependant tout seigneur, possesseur d'une terre inféodée, et conduisant sous ses drapeaux trois, quatre ou cinq hommes, ne pouvait adopter un cri. Les châtelains et les bannerets avaient seuls ce droit, qui résultait de celui de porter bannière. De là vient que nous trouvons fréquemment dans les écrivains du moyen-âge l'expression: „crier bannière.”

Souvent aussi le cri de guerre devint une ruse, et on entendait une troupe en danger crier le cri des ennemis, et échapper au péril qui la menaçait. Nous en lisons un exemple dans l'histoire des Albigeois: „Les ennemis, qui fuyaient par crainte de la mort, se mirent à crier: „Montfort! Montfort!” feignant ainsi d'être des nôtres, et échappèrent par cette ruse aux mains de ceux qui les poursuivaient.

* * *

On s'en servait encore dans le dessein d'effrayer les ennemis, et de leur donner lieu de croire que l'armée était beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était en réalité. Dans le combat de Pont-à-Commiers, livré en 1382, le maréchal de Sancerre, s'adressant à la troupe qu'il commandait, lui dit, d'après Froissard: „Tenons-nous ici tous ensemble et attendons tant qu'il soit le jour, et que nous voyions devant nous les Flamands, et quand ils viendront, nous crierons nos cris tous d'une voix, chacun son cri ou le cri de son seigneur, à qui il est. Par ces cris nous les ébahirons, et puis frapperons en eux de grande volonté.”

* * *

La plupart du temps, les familles, quoique divisées en diverses branches, conservaient leur nom originaire pour cri de guerre. Les rois de Navarre criaient: „Bigorre! Bigorre!” Le comte Derby: „Lancastre au comte Derby!” D'autres, au contraire, et ceci se remarquera principalement parmi les princes souverains, criaient le nom de leur plus riche domaine, de leur fief le plus important. Les ducs de Bretagne: „Saint-Malo au noble duc!” ou „Saint-

Ives!” Les ducs d'Anjou: „Rallie! Rallie!” Les comtes de Loos criaient le titre de leur comté. Le cri du duc de Brabant Jean I^{er}, après la bataille de Woeringen, fut: „Le Limbourg au riche duc!”

Quelquefois encore le cri de certaines familles faisait allusion soit à leurs armes, soit à l'une des pièces qui les meublaient. Les comtes de Flandre, qui portaient: d'or au lion de sable, armé et lampassé de gueules, criaient: „Flandre au lion!” Fiers de quelque dicton de leur province qui exaltait telle ou telle de leurs vertus, ceux-ci criaient: „Bousies! Bousies au bon fiz!” tandis que ceux-là conservaient avec un religieux respect le cri qui devait servir à transmettre le souvenir d'une action d'éclat. Clermont-Montoison criait: „A la recousse, Montoison!”

Quant aux souverains, ils adoptèrent en général, soit le nom du patron de leurs États, comme les rois de France, qui criaient: „Montjoie Saint-Denis!” Les rois d'Angleterre: „Saint Georges!” Les rois de Castille: „Saint Jacques!” Soit le nom de leur capitale, comme Jean l'Aveugle, roi de Bohême: „Prague! Prague!”

L'organisation des armées permanentes devait tuer le cri de guerre en dispensant la noblesse de l'obligation de se rendre en personne à l'armée. Il n'en a pas été de même du cri d'armes, qui, à l'heure présente, existe encore dans les armoiries des familles qui le possédaient jadis, — et même dans celles d'anoblis fraîchement émoulus. Z.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite, voir page 144.)

XVII.

Hâtons-nous de dire que M^{me} de Vaudrez ne s'était pas trompée: Féréol de Rouge-Cloître était bien à Voltri, et ce n'était pas le hasard qui l'y avait conduit. Il savait que René s'y trouvait; il était venu pour le voir.

Que s'était-il donc passé depuis que nous avons perdu de vue notre triste personnage?

Oh! son odyssée avait été aussi longue qu'accidentée.

Lorsqu'il avait dit au jeune comte que son père était encore vivant, il était de bonne foi, en ce sens qu'après de nombreuses inductions, il en était arrivé à ne pas admettre la mort de l'époux de Henriette Sassor. Il est vrai qu'il ne s'expliquait pas le motif pour lequel l'existence de celui-ci restait cachée, que ce fût ou non l'effet de sa volonté.

Ce qui le confirmait dans cette opinion, c'est que depuis vingt ans, il était absolument sans nouvelles de sa sœur Eléonore. Celle-ci pourtant ne pouvait avoir, par elle-même, aucun motif de laisser croire qu'elle n'était plus de ce monde. Et si, en effet, elle n'existait plus, pourquoi donc sa mort aurait-elle été dissimulée? Elle ne pouvait avoir eu aucune raison pour s'être décidée à soustraire ainsi la connaissance de sa fin à son frère unique, et à l'enfant de son cousin.

C'étaient ces raisonnements et d'autres encore qui avaient amené Féréol à croire que René, le père, était confiné dans quelque contrée éloignée, en compagnie de celle qui avait été sa fiancée et que peut-être il avait épousée; raison suffisante pour les avoir déterminés l'un et l'autre à cacher leur vie.

Féréol, répétons-le, s'était promis, consciencieusement promis, d'éclaircir ce mystère... pour exploiter ses découvertes, pas n'est besoin de le dire. Pourvu des cinq mille francs qu'il tenait de René, il se livra à quelques recherches pendant une huitaine de jours; mais sa nature légère et son goût pour la dissipation l'arrêtèrent dès les premiers obstacles, et il se mit à vivre joyeusement. De sorte qu'après quelques mois il se trouva sans ressources. Les deux mille francs qu'il extorqua encore au jeune comte se trouvèrent bientôt mangés également.

Il épuisa ses dernières ressources à Bruxelles, au milieu de cinq ou six mauvais drôles de son espèce. Parmi ceux-ci, il en était un, nommé

Jules Hayette, qui occupait une chambre dans un des bouges de la rue Haute. Etant tombé malade, et voyant son état s'aggraver, il résolut de se faire transporter à l'hôpital. Au moment du départ, il confia à Féréol, qui allait le visiter chaque jour, une farde de papiers renfermant des lettres et un passeport. Il expira deux ou trois jours après, et ainsi le dépositaire se trouva en pleine possession de pièces dont il avait déjà songé à tirer parti, le cas échéant.

Féréol prit donc le nom de Jules Hayette et la qualité de typographe. Ainsi le seul frein qui l'avait plus ou moins arrêté jusque-là, — la pensée de son origine, — cessait d'exister.

Raconter la vie qu'il mena serait entreprendre une tâche qui a été remplie des milliers de fois, à l'occasion de ses pareils; bornons-nous à dire qu'un beau jour il fut arrêté du fait d'escroquerie et condamné à un an de détention.

Le jour de sa sortie de prison, il rencontra un de ses anciens compagnons de débauche, besogneux comme lui alors, et qu'il retrouvait parfaitement vêtu et occupant un appartement luxueux. Celui-ci se donnait le nom d'Alfred de Tranoy et était d'origine provençale. Féréol l'interrogea sur sa nouvelle fortune. Il lui répondit, sans entrer dans aucune explication, qu'il avait fait un héritage, et il finit par lui offrir une franche hospitalité, en attendant. Il alla plus loin: le lendemain il le conduisit dans un magasin de confections et lui fit cadeau d'un costume complet.

Comme un soir ils venaient de rentrer, après avoir fait un fin sonper, son hôte lui dit:

— Tu vois l'intérêt que je te porte; tu peux continuer à compter sur moi, mais j'exige de de toi une entière franchise... Tu ne t'appelles pas Jules Hayette; j'ai connu celui-ci, et je sais qu'il est mort, en te laissant probablement dans les mains de quoi te faire passer pour lui au besoin, car tu lui ressembles un peu. Toi, ouvrier typographe! je voudrais bien te voir devant une casse... D'ailleurs, ton langage, tes manières trahissent ton éducation assez distinguée, sous ton air passablement canaille... Voyons, qui es-tu en réalité? comment te nomme-t-on? N'essaie pas de me tromper plus longtemps, ou je te lâche.

Féréol, pendant ce temps, avait réfléchi et s'était dit qu'il avait tout à gagner et rien à perdre, au fond, en faisant connaître la vérité.

C'est ce qu'il fit.

Quand sa confession fut terminée, son interlocuteur dit, en se grattant le front:

— Diable, diable! tu viens de dérouler là une histoire qui sent son roman d'une lieue.

Le narrateur protesta avec énergie.

— Oh! reprit de Tranoy en l'interrompant, remarque bien que je ne t'accuse pas d'avoir tout inventé; le fond me semble vrai; que tu aies brodé, peu importe!

— Je puis tout prouver, riposta le frère d'Eléonore.

— C'est parfaitement inutile, du moment que tu établis à mes yeux l'existence de ce jeune petit-cousin, qui est à la recherche de son père, et tient tellement à le retrouver qu'il s'est livré à un usurier parisien, pour te procurer sept gros mille francs.

— Oh, il faut désespérer de plus rien tirer de lui.

— Ce n'est pas cela que j'ai en vue. Je te ferai connaître mon plan plus tard. Le susdit jeune homme est riche, très-riche, m'as-tu dit, et tu es son seul héritier?

— Oui, avec ma sœur.

— Et tu as ajouté qu'il est de constitution assez faible... Nous devons donc le retrouver au plus tôt. Sais-tu comment nous y prendre?

— Il nous faudra d'abord aller à Paris, et là, s'il n'est y plus, nous parviendrons sûrement à nous mettre sur ses traces.

XVIII.

Le lendemain, Féréol et de Tranoy partaient tous deux pour la capitale de la France, et le jour même de leur arrivée, ils parvenaient à savoir que M^{me} de Vaudrez et son neveu avaient séjourné à Lugano et étaient pour le moment à Voltri.

Ils quittèrent aussitôt Paris pour se rendre dans cette localité.

Une chose avait frappé vivement Féréol : c'étaient les précautions que son compagnon avait prises pour pénétrer en France. Il s'était rendu complètement méconnaissable, et, interrogé à ce sujet, il avait répondu qu'il avait des créanciers dont il tenait à éviter la rencontre.

La vérité, c'est qu'Alfred de Tranoy n'était autre qu'un forçat en rupture de ban, appelé Emile Tronsac, et qui avait quitté Marseille après avoir enlevé à une vieille veuve, éprise de lui, une soixantaine de mille francs, dont la moitié avait déjà été dépensée.

Les deux vauriens descendirent dans l'hôtel principal de Voltri.

Alfred de Tranoy, — nous lui conservons ce faux nom, — répondait à Féréol, chaque fois que celui-ci lui parlait de ses plans, qu'il n'y avait encore rien d'arrêté dans son esprit, que tout dépendrait des renseignements qu'ils obtiendraient sur les lieux.

Après s'être promenés toute la journée, et avoir interrogé plusieurs habitants au sujet de M^{me} de Vaudrez et de René, ils rentrèrent pour souper, puis se retirèrent dans la chambre qu'ils occupaient en commun.

— Voici, dit l'ex-forçat, ce que tu as à faire : tu tomberas demain comme une bombe chez la douairière, en l'absence de son neveu... Tu demanderas après celui-ci. Il ne faut pas t'attendre, naturellement, à être reçu à bras ouverts, mais tu es homme à ne pas craindre une vieille femme. Aux questions qu'elle pourra t'adresser tu répondras que tu as à faire à ton petit-cousin une communication de la dernière importance ; rien que cela.

— Et puis ? demanda l'ex-marin.

— Il s'agira ensuite de voir le René. Avec celui-là, ton rôle sera plus difficile à jouer, car il a sur le cœur l'affaire des sept mille francs, compliquée de beaucoup de mépris et surtout d'incrédulité à ton endroit. Or, c'est cette incrédulité qu'il faut battre en brèche.

— Ce sera extrêmement difficile.

— Je le sais, mais ce n'est pas impossible. Tu lui diras que tu sors de prison...

— Bah ! Es-tu fou ?

— Que tu viens de Naples où tu t'étais rendu consciencieusement pour t'y mettre à la recherche de son père, lequel devait habiter à deux ou trois lieues du Vésuve. En ce moment, ajouteras-tu, s'organisait une conspiration en faveur de la dynastie déchue... Un des conspirateurs, que tu avais rencontré par hasard, et qui avait des papiers compromettants, te les as passés, à ton insu ; de manière que tu as été arrêté et jeté, sans forme de procès, dans un cachot où on t'a laissé sur la paille pendant... c'est à toi à calculer les mois. On t'a enfin rendu à la liberté, mais quand tu as voulu reprendre la piste du comte de Rouge-Cloître, père, il avait disparu, ainsi que ta sœur, depuis un mois, sans laisser son adresse, comme toujours. Tu ajouteras, sans entrer dans aucun détail, que certaines circonstances te permettent de pouvoir affirmer qu'en quelques semaines tu seras à même de découvrir sa nouvelle retraite.

— Tout ce que tu me débites-là n'est pas fort, dit Féréol ; le garçon a été naïf deux fois ; il ne se laissera pas prendre de nouveau.

Alfred de Tranoy haussa les épaules.

— Crois-tu donc, reprit-il, que je sois assez naïf pour m'être imaginé qu'il te donnerait encore de l'argent ! Il ne s'agit pas de cela. D'abord, il recroira à l'existence de son père, cela est certain, puisqu'il désire ardemment qu'il en soit ainsi. Puis, tu lui diras qu'il te reste encore une bonne partie de la somme qu'il t'a envoyée, et que, voulant tenir loyalement tes promesses, tu entends la consacrer à poursuivre la sainte mission que tu as entreprise.

Féréol paraissait stupéfait.

— Je ne te comprends pas, dit-il ; où veux-tu donc en venir ?

— Tu n'as pas besoin de le savoir en ce moment, répondit l'ex-forçat ; l'essentiel c'est que tu entres en communication avec ce parent... dont tu dois hériter.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE (1).

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

INTRODUCTION.

Avant de commencer ce récit, nous croyons devoir consacrer une brève notice à ces deux célèbres factions, qui ensanglantèrent la Hollande et tiennent plus ou moins à l'histoire de Belgique, la famille des comtes de Hainaut leur ayant donné naissance.

Au XIV^e siècle, ces comtes régnaient également sur la Hollande, par suite du mariage de Gérard d'Avesnes avec l'héritière de ce dernier pays. Les deux souverainetés étant tombées aux mains de Marguerite d'Avesnes, épouse de l'empereur Louis de Bavière, celle-ci chargea son fils Guillaume de les administrer. Mais quand elle voulut lui reprendre les rênes du gouvernement, elle rencontra de sa part une vive résistance. Tous deux cherchèrent à se faire des partisans. Ceux du comte prirent le nom de Cabillauds (*kabeljaatschen*) ; Ceux de l'impératrice adoptèrent l'emblème de l'hameçon (*hoek*).

Voici l'origine de ces deux étranges qualifications. Les soutiens de Guillaume disaient qu'ils avaleraient leurs ennemis comme le poisson de mer avale le menu fretin. A cette plaisanterie, les partisans de Marguerite ripostèrent que les hameçons avaient été inventés pour prendre au piège les cabillauds.

Les Cabillauds eurent d'abord le dessus ; mais lorsque Guillaume V eut perdu la raison, les Hameçons se relevèrent à leur tour, et se prononcèrent en faveur d'Albert de Bavière, qui avait des droits légitimes à la régence, ayant été désigné pour succéder au comte.

Ces partis déployèrent surtout leurs fureurs sous le règne de Jacqueline de Bavière. Les Hameçons étaient pour elle, les Cabillauds pour Jean de Bavière, son oncle paternel. C'est alors qu'éclata l'héroïsme d'Albert Beiling, surnommé le Régulus hollandais et qui a été célébré par Helmers. Beiling avait arrêté longtemps les Hameçons devant le château de Schoonhoven. Obligé de se rendre, il fut condamné par l'ennemi à être enterré vif. Il demanda un délai pour aller dans sa famille mettre ordre à ses affaires. On le lui accorda, et le délai expiré, il vint subir son épouvantable supplice.

Le parti des Cabillauds, qui favorisait Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, exerça l'autorité jusqu'à ce que le stadthouder Guillaume de Laing, ayant marié sa fille à Renaud de Bréderode, chef des Hameçons, se laissa séduire peu à peu par le parti de son gendre. De là de nouveaux troubles. Enfin, Philippe sentit la nécessité d'étouffer ces discordes, et défendit jusqu'aux chansons satiriques que se renvoyaient les partis rivaux.

Cependant, on trouve encore des Cabillauds en 1470, dans une conspiration contre ce Renaud de Bréderode, nommé tout-à-l'heure. On les revoit, en 1477, avec les Hameçons, sous le règne de Marie de Bourgogne, réunis pour obtenir de la princesse une charte commune. Mais cette union fut bientôt rompue, et la guerre recommença avec un nouvel acharnement. François de Bréderode était encore chef des Hameçons en 1487, et agissait ouvertement contre l'archiduc Maximilien. Sa faction subit alors des échecs terribles, et fut entièrement détruite en 1492.

Cette guerre civile, qui des deux côtés donna lieu à d'horribles excès, dura donc un siècle et demi.

CHAPITRE I^{er}. — LA CHASSE.

C'était le 15 décembre de l'an 1390 ; l'hiver était rude, un épais linceuil de neige recouvrait les campagnes, le givre scintillait aux branches des arbres.

Il était à peine sept heures du matin, et les ténèbres de la nuit ne s'étaient pas encore dissipées, mais la lune brillait d'un pur éclat dans le ciel, et permettait de distinguer, presque aussi bien qu'en plein jour, les abords à la fois sauvages et grandioses du célèbre château de Stryen.

L'antique et fière demeure seigneuriale est entourée d'une vaste enceinte crénelée ; de nombreuses tours et tourelles dressent vers le ciel leur masse, à la fois imposante et gracieuse ; le large fossé, rempli d'une eau profonde et vive, est aujourd'hui recouvert de glace ; cependant, cette circonstance ne doit en rien diminuer la sécurité de la vieille forteresse, car de nombreux chevaux de frise et des portes bardées de fer offrent une défense suffisante.

Mais cet appareil de guerre est heureusement inutile, nous sommes en temps de paix ; on ne voit point sur les remparts des chevaliers recouverts de leurs armures, point de sentinelles aux crénaux ; on n'entend point de rumeurs guerrières dans l'air ; le pont-levis n'est pas même levé : malgré l'heure matinale, il est abaissé sur ses lourdes chaînes et semble attendre l'arrivée de personnes amies.

Tout est encore silencieux dans la plaine ; soudain, l'oreille est mise en éveil par un bruit lointain, ressemblant à des pas de chevaux sur la neige.

En effet, bientôt deux cavaliers apparaissent au bout de l'allée de chênes séculaires qui conduit au manoir. Leur mine cependant n'a rien de redoutable, et ils ne paraissent pas animés d'intentions hostiles ; ils ne sont armés que d'une courte dague ; point de lance, point de glaive ; casque et cuirasse ont fait place à un costume moins guerrier.

Il fait encore trop obscur pour distinguer les couleurs de leurs vêtements ; mais tout en eux dénote qu'ils occupent un rang élevé dans la société ; le plus âgé des deux est sans doute chevalier, car l'or de ses éperons brille dans la nuit, tandis que son compagnon n'est chaussé que des éperons d'argent de l'écuyer.

Le premier des deux personnages est en effet Herman de Stryen, digne descendant de la célèbre maison de ce nom, mais appartenant à une branche cadette, et à présent simple vassal du domaine de Stryen. Il habite le manoir de Horst, situé dans les environs, et qui relève de messire Guillaume de Duivenvoorde, aujourd'hui le puissant possesseur de la terre de Stryen.

C'est vers l'ancien manoir de ses ancêtres que nous le voyons chevaucher, accompagné de son écuyer : il se rend à une partie de chasse à laquelle l'a invité son suzerain.

Cependant, les cavaliers approchent de plus en plus du château qui commence à s'éclairer des premières lueurs du jour levant ; mais la demeure seigneuriale semble encore plongée dans le silence de la nuit ; aucun mouvement, aucun bruit ne se fait encore entendre ; aussi ralentissent-ils le pas de leurs coursiers.

Le jeune écuyer, reprenant une conversation interrompue, dit tout-à-coup à son compagnon :

— Pourriez vous, seigneur chevalier, me donner quelques renseignements au sujet de ce magnifique château ? Arrivé récemment du fond de la Hollande, je suis encore très-peu au courant de ce qui concerne la noblesse de ce pays.

— Certainement, jeune homme : vous avez devant vous un monument comme vous n'en verrez guère de votre vie, en ce genre ; Stryen n'a pas son pareil dans nos contrées, et le duché de Gueldre, si renommé par ses beaux châteaux, n'en présente aucun qui puisse rivaliser avec lui. Les deux tours massives que vous voyez se dresser de chaque côté de la grande porte, n'ont pas moins de cent et vingt pieds de haut ; les murs d'enceinte, le long desquels circule une galerie couverte, sont épais et élevés en proportion, et peuvent abriter de nombreux défenseurs ; depuis peu de temps, ils sont armés de ces nouveaux et redoutables engins que l'on appelle canons, et qui lancent la mort jusqu'à des distances prodigieuses ; de sorte qu'à moins de surprise, on peut dire que Stryen est imprenable.

— Et quel a été le fondateur de cette forteresse ?

— Il y a environ un siècle qu'il fut bâti par un de mes ancêtres, dont je porte encore le nom, reprit Herman en soupirant ; c'était un an après la célèbre bataille de Woeringen, mais environ vingt-cinq ans plus tard, son successeur en fit la cession à Guillaume de Duivenvoorde, seigneur de Rozendael, de Steen-

(1) Propriété de l'éditeur.

berg, Gertruydenberg, de Ramsdonck et d'Oosterhout. Celui-ci l'agrandit et l'embellit considérablement, et le laissa à son fils qui en est le maître actuel.

— Merci, chevalier, de vos renseignements; voudriez-vous encore me dire si le riche possesseur de cette terre a des descendants mâles, car il serait regrettable que ce manoir dût tomber entre des mains étrangères.

— Malheureusement, Guillaume de Duivenvoorde est jusqu'à présent sans héritiers; son premier mariage avec Hedwig de Wassenaar est resté stérile, et, de sa seconde femme, Catherine de Gesthele, il n'a qu'une fille, damoiselle Aleidis.

— M^{lle} de Duivenvoorde est-elle encore jeune? reprit l'écuyer.

— Elle compte à peine vingt printemps, et de plus, elle est bien la plus charmante personne de la contrée; remplie des plus belles qualités, elle est l'âme de la maison, et remplace dignement, dans les soins du ménage, sa défunte mère, qui repose depuis bientôt six ans sous les dalles de la chapelle seigneuriale.

— Elle est probablement fort recherchée par nombre de seigneurs de la contrée? continua le jeune homme.

Herman ne répondit pas à la question, et si notre écuyer eût regardé son compagnon à ce moment, il eût certainement remarqué le regard à la fois sarcastique et scrutateur que celui-ci lui lançait; mais il n'en eut pas le temps, car le chevalier se mit à galoper vers le pont-levis, et il avait de la peine à le suivre.

La lourde porte du château s'ouvrit bientôt pour les cavaliers; au-dessus de cette porte s'élevaient, dans toute leur splendeur, les armes de Duivenvoorde: „écu d'or chargé de trois croix de gueules.”

On pénétra dans l'enceinte seigneuriale.

Le jour est presque entièrement venu, et pourtant, tout est encore tranquille au manoir; pas le moindre bruit dans les dépendances occupées par de nombreux serviteurs; seulement, les chevaux commencent à hennir dans leurs écuries, et les chiens dans leurs niches saluent l'aurore par de joyeux aboiements.

Peu à peu cependant, le mouvement et la vie commencent à régner dans l'enceinte; de nombreux chevaliers, accompagnés d'écuyers et de valets de pied, arrivent de toutes les directions, et, à chaque instant, la lourde porte s'ouvre à de nouveaux invités.

Pendant que ces seigneurs s'entretenaient, les uns de la fête qui se prépare, les autres de diverses choses pénétrons par le vaste escalier de pierre dans le corps de logis principal, que surmonte le donjon et qui sert d'habitation à la noble famille.

Nous trouvons Guillaume de Duivenvoorde dans une vaste salle, engagé dans une conversation animée avec sa fille Aleidis. La pièce est sombre et à peine éclairée par les flammes du foyer; les petits carreaux laissent pénétrer un jour rare et incertain; l'appartement est richement décoré de boiseries sculptées et d'antiques tapisseries historiées; la cheminée, véritable monument, élève jusqu'au plafond son vaste manteau recouvert d'écussons et d'emblèmes guerriers; l'ameublement, tout en bois de chêne, est riche et sévère. Au milieu de la salle, auprès d'une table massive, se trouve le fauteuil seigneurial surmonté d'un écusson aux armes de Stryen et de Duivenvoorde, et qui semble un véritable trône.

Sire Guillaume de Duivenvoorde paraît âgé de soixante ans environ; quoique sa tête soit couverte de cheveux blancs, sa taille est encore droite et son maintien plein de noblesse;

son bras vigoureux sait encore manier la lance et l'épée, et sa poitrine supporte encore parfaitement le poids d'un haubergeon. Mais nous le voyons, aujourd'hui, dans un costume plus pacifique: un surcot de couleur bleu-foncé, par-dessus une jaquette rouge; le surcot est doublé d'hermine, une riche ceinture de cuir recouverte de broderies d'or entoure son corps, et retient une riche épée à poignet, ornée de brillants; sa tête est ceinte d'une toque bleue garnie d'une plume rare; un riche haut de chausses en peau de daim complète ce brillant costume.

Aleidis, sa fille, ainsi que nous l'a déjà appris Herman de Stryen, est une jeune et jolie personne de vingt ans environ; son visage, à la fois gracieux et sévère, est empreint d'une

qui exige l'expérience et le courage d'un homme de guerre. Passe encore s'il s'agissait d'une chasse au faucon; mais le sanglier, excité par la faim, est un ennemi terrible en hiver.

— Souvenez-vous, mon père, répond aussitôt la jeune fille d'un ton caressant, que j'ai vingt ans et que je suis la fille de Guillaume de Duivenvoorde; de plus, qu'aurais-je à craindre à vos côtés?

— Flattuse! tu veux donc toujours agir à ta tête; je devais finir par me fâcher.

Pourtant, en prononçant ces paroles, le vieux seigneur regardait sa fille avec complaisance, et l'on voyait qu'à défaut de fils, il était heureux de voir son unique héritière animée de sentiments si virils.

— Puisque tu le veux, Aleidis, continua-t-il, accompagne-nous donc, et tâche de te présenter devant ces seigneurs dans un costume digne de notre rang.

— Vous serez content! s'écria la jeune fille en s'élançant d'un bond joyeux de son siège.

Et elle alla déposer un baiser de reconnaissance sur le front de son père; après quoi elle courut vers sa chambre en fredonnant une vieille chanson brabançonne.

Un quart d'heure après, le sire de Duivenvoorde, ayant à ses côtés sa fille, et suivi de son écuyer et de plusieurs pages, se présentait au milieu de la bande joyeuse des seigneurs, ses invités, qui le reçurent avec de longues acclamations et des hurrahs prolongés.

Tous regardaient avec admiration cette jeune personne, qui ne craignait pas de les accompagner dans une expédition à la fois si fatigante et si dangereuse. Sa beauté, son fier maintien, la richesse de son costume attiraient vers elle tous les yeux.

Mais la présence d'Aleidis semble faire surtout une profonde impression sur deux des chevaliers. L'un est Herman de Stryen, dont les sentiments se manifestent par une attitude respectueuse; l'autre se nomme Floris Halvenaar, un chevalier inconnu jusqu'ici dans le pays, mais habitant depuis quelque temps le château de Gilze.

Ce Floris aborde la jeune fille d'une façon cavalière et se met à chevaucher à ses côtés avec une fierté hautaine. Cette insolente façon d'agir fait rougir légèrement Aleidis, tandis que le visage d'Herman devient blême d'une colère concentrée.

Entre temps le sire de Duivenvoorde, s'adressant à ses compagnons, leur développe son plan de campagne.

A cette époque, les forêts des Pays-Bas, surtout en hiver, renfermaient encore beaucoup de sangliers venant de la forêt des Ardennes,

et ils exerçaient de cruels ravages.

De grandes chasses étaient donc une nécessité aussi bien qu'un plaisir.

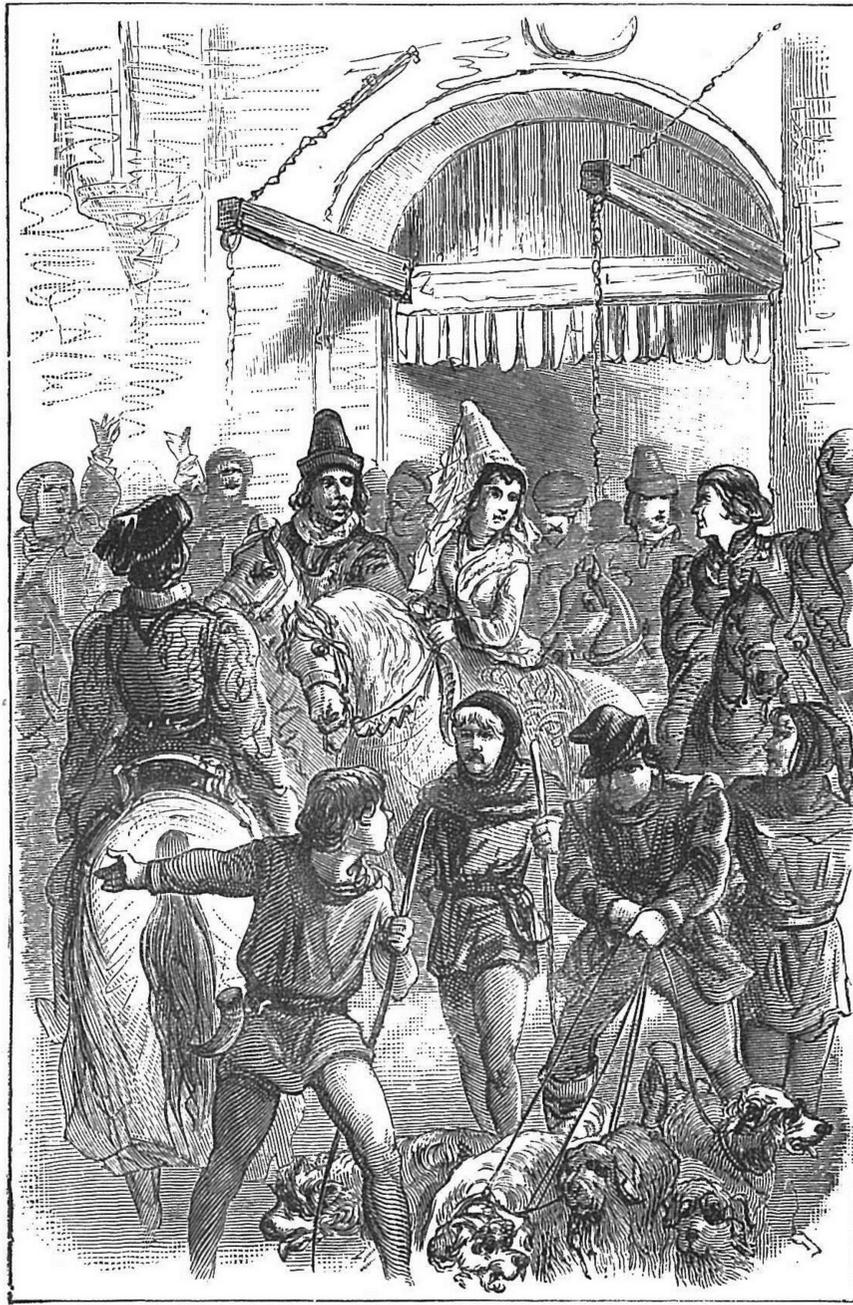
Il fut décidé que Guillaume de Duivenvoorde, accompagné de sa fille, dirigerait la moitié de l'expédition et Floris Halvenaar l'autre moitié.

Quoique beaucoup lui enviassent un pareil honneur, ce dernier ne reçut cette communication qu'avec un déplaisir manifeste, tandis qu'Herman apprit cet arrangement avec une joie marquée.

Lorsque tout fut réglé, de nombreux serviteurs apportèrent dans des coupes séculaires un vin généreux, et le sire de Duivenvoorde donna bientôt, de son cor, le signal du départ.

Chevaliers, écuyers et pages se plaçant à la suite de leur amphitryon et de sa fille, s'engagèrent les uns après les autres sous la large porte, et passèrent le pont-levis, précédés des varlets et de piqueurs, tenant en laisse une meute nombreuse qui faisait retentir l'espace de ses joyeux aboiements.

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Chevaliers, écuyers et pages se plaçant à la suite de leur amphitryon et de sa fille, s'engagèrent les uns après les autres sous la large porte.

grande douceur. Elle porte encore le costume très-simple du matin; le seul bijou dont elle est ornée est une croix d'or retenue à son cou par une chaînette du même métal.

Elle vient d'interrompre la conversation où elle se trouvait engagée avec son père, et regarde par la fenêtre les chevaliers qui ne cessent d'arriver, et qui caracolent dans la cour d'honneur. Son regard se porte tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Tout à coup, elle baisse les yeux, et son visage se couvre d'une légère rougeur....

C'est qu'elle a reconnu parmi les jeunes seigneurs, le compagnon de jeu de son enfance. Elle quitte bientôt la fenêtre et se tournant vers son père :

— Mon père, dit-elle, vos compagnons de chasse sont déjà tous arrivés, ils semblent vous attendre avec impatience. Je vous en prie encore une fois, permettez-moi de vous accompagner, et je serai prête immédiatement.

— Folle enfant! répond le vieillard, vouloir vous exposer aux dangers d'une pareille chasse